

IX

La famille des comtes de Télek, l'une des plus anciennes et des plus illustres de la Roumanie, y tenait déjà un rang considérable avant que le pays eût conquis son indépendance vers le commencement du XVI^e siècle. Mêlée à toutes les péripéties politiques qui forment l'histoire de ces provinces, le nom de cette famille s'y est inscrit glorieusement.

Actuellement, moins favorisée que ce fameux hêtre du château des Carpathes, auquel il restait encore trois branches, la maison de Télek se voyait réduite à une seule, la branche des Télek de Krajowa, dont le dernier rejeton était ce jeune gentilhomme qui -venait d'arriver au village de Werst.

Pendant son enfance, Franz n'avait jamais quitté le château patrimonial, où demeuraient le comte et la comtesse de Télek. Les descendants de cette famille jouissaient d'une grande considération et ils faisaient un généreux usage de leur fortune. Menant la vie large et facile de la noblesse des campagnes, c'est à peine s'ils quittaient le domaine de Krajowa une fois l'an, lorsque leurs affaires les appelaient à la bourgade de ce nom, bien qu'elle ne fût distante que de quelques milles.

Ce genre d'existence influa nécessairement sur l'éducation de leur fils unique, et Franz devait longtemps se ressentir du milieu où s'était écoulée sa jeunesse. Il n'eut pour instituteur qu'un vieux prêtre italien, qui ne put rien lui apprendre que ce qu'il savait, et il ne

savait pas grand-chose. Aussi l'enfant, devenu jeune homme, n'avait-il acquis que de très insuffisantes connaissances dans les sciences, les arts et la littérature contemporaine. Chasser avec passion, courir nuit et jour à travers les forêts et les plaines, poursuivre cerfs ou sangliers, attaquer, le couteau à la main, les fauves des montagnes, tels furent les passe-temps ordinaires du jeune comte, lequel, étant très brave et très résolu, accomplit de véritables prouesses en ces rudes exercices.

La comtesse de Télék mourut, quand son fils avait à peine quinze ans, et il n'en comptait pas vingt et un, lorsque le comte périt dans un accident de chasse.

La douleur du jeune Franz fut extrême. Comme il avait pleuré sa mère, il pleura son père. L'un et l'autre venaient de lui être enlevés en peu d'années. Toute sa tendresse, tout ce que son coeur renfermait d'affectueux élans, s'était jusqu'alors concentré dans cet amour filial, qui peut suffire aux expansions du premier âge et de l'adolescence. Mais, lorsque cet amour vint à lui manquer, n'ayant jamais eu d'amis, et son précepteur étant mort, il se trouva seul au monde.

Le jeune comte resta encore trois années au château de Krajowa, d'où il ne voulait point sortir. Il y vivait sans chercher à se créer aucunes relations extérieures. A peine alla-t-il une ou deux fois à Bucarest, parce que certaines affaires l'y obligeaient. Ce n'étaient d'ailleurs que de courtes absences, car il avait hâte de revenir à son domaine.

Cependant cette existence ne pouvait toujours durer, et Franz finit par sentir le besoin d'élargir un horizon que limitaient étroitement les montagnes roumaines et de s'envoler au-delà.

Le jeune comte avait environ vingt-trois ans, lorsqu'il prit la résolution de voyager. Sa fortune devait lui permettre de satisfaire largement ses nouveaux goûts. Un jour, il abandonna le château de Krajowa à ses vieux serviteurs, et quitta le pays valaque. Il emmenait avec lui Rotzko, un ancien soldat roumain, depuis dix ans déjà au service de la famille de Télék, le compagnon de toutes ses expéditions de chasse. C'était un homme de courage et de résolution, entièrement dévoué à son maître.

L'intention du jeune comte était de visiter l'Europe, en séjournant quelques mois dans les capitales et les villes importantes du continent. Il estimait, non sans raison, que son instruction, qui n'avait été qu'ébauchée au château de Krajowa, pourrait se compléter par les enseignements d'un voyage, dont il avait soigneusement préparé le plan.

Ce fut l'Italie que Franz de Télék voulut visiter d'abord, car il parlait assez couramment la langue italienne que le vieux prêtre lui avait apprise. L'attrait de cette terre, si riche de souvenirs et vers laquelle il se sentait préférentiellement attiré, fut tel qu'il y demeura quatre ans. Il ne quittait Venise que pour Florence, Rome que pour Naples, revenant sans cesse à ces centres artistes, dont il ne pouvait

s'arracher. La France, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, il les verrait plus tard, il les étudierait même avec plus de profit lui semblait-il -- lorsque l'âge aurait mûri ses idées. Au contraire, il faut avoir toute l'effervescence de la jeunesse pour goûter le charme des grandes cités italiennes.

Franz de Télék avait vingt-sept ans, lorsqu'il vint à Naples pour la dernière fois. Il ne comptait y passer que quelques jours, avant de se rendre en Sicile. C'est par l'exploration de l'ancienne Trinacria qu'il voulait terminer son voyage ; puis, il retournerait au château de Krajowa afin d'y prendre une année de repos.

Une circonstance inattendue allait non seulement changer ses dispositions, mais décider de sa vie et en modifier le cours.

Pendant ces quelques années vécues en Italie, si le jeune comte avait médiocrement gagné du côté des sciences pour lesquelles il ne se sentait aucune aptitude, du moins le sentiment du beau lui avait-il été révélé comme à un aveugle la lumière. L'esprit largement ouvert aux splendeurs de l'art, il s'enthousiasmait devant les chefs-d'oeuvre de la peinture, lorsqu'il visitait les musées de Naples, de Venise, de Rome et de Florence. En même temps, les théâtres lui avaient fait connaître les oeuvres lyriques de cette époque, et il s'était passionné pour l'interprétation des grands artistes.

Ce fut lors de son dernier séjour à Naples, et dans les circonstances particulières qui vont être rapportées, qu'un sentiment d'une nature

plus intime, d'une pénétration plus intensive, s'empara de son coeur.

Il y avait à cette époque au théâtre San-Carlo une célèbre cantatrice, dont la voix pure, la méthode achevée, le jeu dramatique, faisaient l'admiration des dilettanti. jusqu'alors la Stilla n'avait jamais recherché les bravos de l'étranger, et elle ne chantait pas d'autre musique que la musique italienne, qui avait repris le premier rang dans l'art de la composition. Le théâtre de Carignan à Turin, la Scala à Milan, le Fenice à Venise, le théâtre Alfieri à Florence, le théâtre Apollo à Rome, San-Carlo à Naples, la possédaient tour à tour, et ses triomphes ne lui laissaient aucun regret de n'avoir pas encore paru sur les autres scènes de l'Europe.

La Stilla, alors âgée de vingt-cinq ans, était une femme d'une beauté incomparable, avec sa longue chevelure aux teintes dorées, ses yeux noirs et profonds, où s'allumaient des flammes, la pureté de ses traits, sa carnation chaude, sa taille que le ciseau d'un Praxitèle n'aurait pu former plus parfaite. Et de cette femme se dégageait une artiste sublime, une autre Malibran, dont Musset aurait pu dire aussi :

Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur !

Mais cette voix que le plus aimé des poètes a célébrée en ses stances immortelles :

... cette voix du coeur qui seule au coeur arrive,

cette voix, c'était celle de la Stilla dans toute son inexprimable magnificence.

Cependant, cette grande artiste qui reproduisait avec une telle perfection les accents de la tendresse, les sentiments les plus puissants de l'âme, jamais, disait-on, son coeur n'en avait ressenti les effets. jamais elle n'avait aimé, jamais ses yeux n'avaient répondu aux mille regards qui l'enveloppaient sur la scène. il semblait qu'elle ne voulût vivre que dans son art et uniquement pour son art.

Dès la première fois qu'il vit la Stilla, Franz éprouva les entraînements irrésistibles d'un premier amour. Aussi, renonçant au projet qu'il avait formé de quitter l'Italie, après avoir visité la Sicile, résolut-il de rester à Naples jusqu'à la fin de la saison. Comme si quelque lien invisible qu'il n'aurait pas eu la force de rompre, l'eût attaché à la cantatrice, il était de toutes ces représentations que l'enthousiasme du public transformait en véritables triomphes. Plusieurs fois, incapable de maîtriser sa passion, il avait essayé d'avoir accès près d'elle ; mais la porte de la Stilla demeura impitoyablement fermée pour lui comme pour tant d'autres de ses fanatiques admirateurs.

Il suit de là que le jeune comte fut bientôt le plus à plaindre des hommes. Ne pensant qu'à la Stilla, ne vivant que pour la voir et l'entendre, ne cherchant pas à se créer des relations dans le monde où l'appelaient son nom et sa fortune, sous cette tension du coeur et de l'esprit, sa santé ne tarda pas à être sérieusement compromise. Et que

l'on juge de ce qu'il aurait souffert, s'il avait eu un rival. Mais, il le savait, nul n'aurait pu lui porter ombrage, -- pas même un certain personnage assez étrange, dont les péripéties de cette histoire exigent que nous fassions connaître les traits et le caractère.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, -- on le supposait, du moins, lors du dernier voyage de Franz de Télék à Naples. Cet être peu communicatif paraissait affecter de se tenir en dehors de ces conventions sociales qui sont acceptées des hautes classes. On ne savait rien de sa famille, de sa situation, de son passé. On le rencontrait aujourd'hui à Rome, demain à Florence, et, il faut le dire, suivant que la Stilla était à Florence ou à Rome. En réalité, on ne lui connaissait qu'une passion : entendre la prima-donna d'un si grand renom, qui occupait alors la première place dans l'art du chant.

Si Franz de Télék ne vivait plus que pour la Stilla depuis le jour où il l'avait vue sur le théâtre de Naples, il y avait six ans déjà que cet excentrique dilettante ne vivait plus que pour l'entendre, et il semblait que la voix de la cantatrice fût devenue nécessaire à sa vie comme l'air qu'il respirait. Jamais il n'avait cherché à la rencontrer ailleurs qu'à la scène, jamais il ne s'était présenté chez elle ni ne lui avait écrit. Mais, toutes les fois que la Stilla devait chanter, sur n'importe quel théâtre d'Italie, on voyait passer devant le contrôle un homme de taille élevée, enveloppé d'un long pardessus sombre, coiffé d'un large chapeau lui cachant la figure. Cet homme se hâtait de prendre place au fond d'une loge grillée, préalablement louée pour lui. il y restait enfermé, immobile et silencieux, pendant toute

la représentation. Puis, dès que la Stilla avait achevé son air final, il s'en allait furtivement, et aucun autre chanteur, aucune autre chanteuse, n'auraient pu le retenir ; il ne les eût pas même entendus.

Quel était ce spectateur si assidu ? La Stilla avait en vain cherché à l'apprendre. Aussi, étant d'une nature très impressionnable, avait-elle fini par s'effrayer de la présence de cet homme bizarre, -- frayeur irraisonnée quoique très réelle en somme. Bien qu'elle ne pût l'apercevoir au fond de sa loge, dont il ne baissait jamais la grille, elle le savait là, elle sentait son regard impérieux fixé sur elle, et qui la troublait à ce point qu'elle n'entendait même plus les bravos dont le public accueillait son entrée en scène.

Il a été dit que ce personnage ne s'était jamais présenté à la Stilla. Mais s'il n'avait pas essayé de connaître la femme -- nous insisterons particulièrement sur ce point --, tout ce qui pouvait lui rappeler l'artiste avait été l'objet de ses constantes attentions. C'est ainsi qu'il possédait le plus beau des portraits que le grand peintre Michel Gregorio eût fait de la cantatrice, passionnée, vibrante, sublime, incarnée dans l'un de ses plus beaux rôles, et ce portrait, acquis au poids de l'or, valait le prix dont l'avait payé son admirateur.

Si cet original était toujours seul, lorsqu'il venait occuper sa loge aux représentations de la Stilla, s'il ne sortait jamais de chez lui que pour se rendre au théâtre, il ne faudrait pas en conclure qu'il végêât dans un isolement absolu. Non, un compagnon, non moins hétéroclite que lui, partageait son existence.

Cet individu s'appelait Orfanik. Quel âge avait-il, d'où venait-il, où était-il né ? Personne n'aurait pu répondre à ces trois questions. A l'entendre -- car il causait volontiers --, il était un de ces savants méconnus, dont le génie n'a pu se faire jour, et qui ont pris le monde en aversion. On supposait, non sans raison, que ce devait être quelque pauvre diable d'inventeur que soutenait largement la bourse du riche dilettante. Orfanik était de taille moyenne, maigre, chétif, étique, avec une de ces figures pâles que, dans l'ancien langage, on qualifiait de « chiches-faces ». Signe particulier, il portait une oeillère noire sur son oeil droit qu'il avait dû perdre dans quelque expérience de physique ou de chimie, et, sur son nez, une paire d'épaisses lunettes dont l'unique verre de myope servait à son oeil gauche, allumé d'un regard verdâtre. Pendant ses promenades solitaires, il gesticulait, comme s'il eût causé avec quelque être invisible qui l'écoutait sans jamais lui répondre.

Ces deux types, l'étrange mélomane et le non moins étrange Orfanik, étaient fort connus, du moins autant qu'ils pouvaient l'être, en ces villes d'Italie, où les appelait régulièrement la saison théâtrale. Ils avaient le privilège d'exciter la curiosité publique, et, bien que l'admirateur de la Stilla eût toujours repoussé les reporters et leurs indiscretes interviews, on avait fini par connaître son nom et sa nationalité. Ce personnage était d'origine roumaine, et, lorsque Franz de Télék demanda comment il s'appelait, on lui répondit : « Le baron Rodolphe de Gortz. »

Les choses en étaient là à l'époque où le jeune comte venait d'arriver à Naples. Depuis deux mois, le théâtre San-Carlo ne désemplassait pas, et le succès de la Stilla s'accroissait chaque soir. jamais elle ne s'était montrée aussi admirable dans les divers rôles de son répertoire, jamais elle n'avait provoqué de plus enthousiastes ovations.

A chacune de ces représentations, tandis que Franz occupait son fauteuil à l'orchestre, le baron de Gortz, caché dans le fond de sa loge, s'absorbait dans ce chant exquis, s'imprégnait de cette voix pénétrante, faute de laquelle il semblait qu'il n'aurait pu vivre.

Ce fut alors qu'un bruit courut à Naples, -- un bruit auquel le public refusait de croire, mais qui finit par alarmer le monde des dilettante.

On disait que, la saison achevée, la Stilla allait renoncer au théâtre. Quoi ! dans toute la possession de son talent, dans toute la plénitude de sa beauté, à l'apogée de sa carrière d'artiste, était-il possible qu'elle songeât à prendre sa retraite ?

Si invraisemblable que ce fût, c'était vrai, et, sans qu'il s'en doutât, le baron de Gortz était en partie cause de cette résolution.

Ce spectateur aux allures mystérieuses, toujours là, quoique invisible derrière la grille de sa loge, avait fini par provoquer chez la Stilla une émotion nerveuse et persistante, dont elle ne pouvait plus se défendre. Dès son entrée en scène, elle se sentait impressionnée à un tel point que ce trouble, très apparent pour le public, avait altéré

peu à peu sa santé. Quitter Naples, s'enfuir à Rome, à Venise, ou dans toute autre ville de la péninsule, cela n'eût pas suffi, elle le savait, à la délivrer de la présence du baron de Gortz. Elle ne fût même pas parvenue à lui échapper, en abandonnant l'Italie pour l'Allemagne, la Russie ou la France. Il la suivrait partout où elle irait se faire entendre, et, pour se délivrer de cette obsédante importunité, le seul moyen était d'abandonner le théâtre.

Or, depuis deux mois déjà, avant que le bruit de sa retraite se fût répandu, Franz de Télék s'était décidé à faire auprès de la cantatrice une démarche, dont les conséquences devaient amener, par malheur, la plus irréparable des catastrophes. Libre de sa personne, maître d'une grande fortune, il avait pu se faire admettre chez la Stilla et lui avait offert de devenir comtesse de Télék.

La Stilla n'était pas sans connaître de longue date les sentiments qu'elle inspirait au jeune comte. Elle s'était dit que c'était un gentilhomme, auquel toute femme, même du plus haut monde, eût été heureuse de confier son bonheur. Aussi, dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, lorsque Franz de Télék lui offrit son nom, l'accueillit-elle avec une sympathie qu'elle ne chercha point à dissimuler. Ce fut avec une entière foi dans ses sentiments qu'elle consentit à devenir la femme du comte de Télék, et sans regret d'avoir à quitter la carrière dramatique.

La nouvelle était donc vraie, la Stilla ne reparaitrait plus sur aucun théâtre, dès que la saison de San-Carlo aurait pris fin. Son mariage,

dont on avait eu quelques soupçons, fut alors donné comme certain.

On le pense, cela produisit un effet prodigieux non seulement parmi le monde artiste, mais aussi dans le grand monde d'Italie. Après avoir refusé de croire à la réalisation de ce projet, il fallut pourtant se rendre. Jalousies et haines se dressèrent alors contre le jeune comte, qui ravissait à son art, à ses succès, à l'idolâtrie des dilettante, la plus grande cantatrice de l'époque. Il en résulta des menaces personnelles à l'adresse de Franz de Télék -- menaces dont le jeune homme ne se préoccupa pas un instant.

Mais, s'il en fut ainsi dans le public, que l'on imagine ce que dut éprouver le baron Rodolphe de Gortz à la pensée que la Stilla allait lui être enlevée, qu'il perdrait avec elle tout ce qui l'attachait à la vie. Le bruit se répandit qu'il tenta d'en finir par le suicide. Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce jour, on cessa de voir Orfanik courir les rues de Naples. Ne quittant plus le baron Rodolphe, il vint même plusieurs fois s'enfermer avec lui dans cette loge de San-Carlo que le baron occupait à chaque représentation, -- ce qui ne lui était jamais arrivé, étant absolument réfractaire, comme tant d'autres savants, au charme de la musique.

Cependant les jours s'écoulaient, l'émotion ne se calmait pas, et elle allait être portée au comble le soir où la Stilla ferait sa dernière apparition sur le théâtre. C'était dans le superbe rôle d'Angélica, d'Orlando, ce chef-d'oeuvre du maestro Arconati, qu'elle devait adresser ses adieux au public.

Ce soir-là, San-Carlo fut dix fois trop petit pour contenir les spectateurs qui se pressaient à ses portes et dont la majeure partie dut rester sur la place. On craignait des manifestations contre le comte de Télék, sinon tandis que la Stilla serait en scène, du moins lorsque le rideau baisserait sur le cinquième acte de l'opéra.

Le baron de Gortz avait pris place dans sa loge, et, cette fois encore, Orfanik s'y trouvait près de lui.

La Stilla parut, plus émue qu'elle ne l'avait jamais été. Elle se remit pourtant, elle s'abandonna à son inspiration, elle chanta, avec quelle perfection, avec quel incomparable talent, cela ne saurait s'exprimer. L'enthousiasme indescriptible qu'elle excita parmi les spectateurs s'éleva jusqu'au délire.

Pendant la représentation, le jeune comte s'était tenu au fond de la coulisse, impatient, énervé, fiévreux, à ne pouvoir se modérer, maudissant la longueur des scènes, s'irritant des retards que provoquaient les applaudissements et les rappels. Ah ! qu'il lui tardait d'arracher à ce théâtre celle qui allait devenir comtesse de Télék, et de l'emmener loin, bien loin, si loin, qu'elle ne serait plus qu'à lui, à lui seul !

Elle arriva, cette dramatique scène où meurt l'héroïne d'Orlando. jamais l'admirable musique d'Arconati ne parut plus pénétrante, jamais la Stilla ne l'interpréta avec des accents plus passionnés. Toute son

âme semblait se distiller à travers ses lèvres... Et, cependant, on eût dit que cette voix, déchirée par instants, allait se briser, cette voix qui ne devait plus se faire entendre !

En ce moment, la grille de la loge du baron de Gortz s'abaissa. Une tête étrange, aux longs cheveux grisonnants, aux yeux de flamme, se montra, sa figure extatique était effrayante de pâleur, et, du fond de la coulisse, Franz l'aperçut en pleine lumière, ce qui ne lui était pas encore arrivé.

La Stilla se laissait emporter alors à toute la fougue de cette enlevante strette du chant final... Elle venait de redire cette phrase d'un sentiment sublime :

Innamorata, mio cuore, tremante,
Voglio morire...

Soudain, elle s'arrête...

La face du baron de Gortz la terrifie... Une épouvante inexplicable la paralyse... Elle porte vivement la main à sa bouche, qui se rougit de sang... Elle chancelle... elle tombe...

Le public s'est levé, palpitant, affolé, au comble de l'angoisse...

Un cri s'échappe de la loge du baron de Gortz...

Franz vient de se précipiter sur la scène, il prend la Stilla entre ses bras, il la relève... il la regarde... il l'appelle :

-- Morte ! morte !... s'écrie-t-il, morte !... » La Stilla est morte...

Un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine... Son chant s'est éteint avec son dernier soupir !

Le jeune comte fut rapporté à son hôtel, dans un tel état que l'on craignit pour sa raison. Il ne put assister aux funérailles de la Stilla, qui furent célébrées au milieu d'un immense concours de la population napolitaine.

Au cimetière du Campo Santo Nuovo, où la cantatrice fut inhumée, on ne lit que ce nom sur un marbre blanc

STILLA

Le soir des funérailles, un homme vint au Campo Santo Nuovo. Là, les yeux hagards, la tête inclinée, les lèvres serrées comme si elles eussent été déjà scellées par la mort, il regarda longtemps la place où la Stilla était ensevelie. Il semblait prêter l'oreille, comme si la voix de la grande artiste allait une dernière fois s'échapper de cette tombe...

C'était Rodolphe de Gortz.

La nuit même, le baron de Gortz, accompagné de Orfanik, quitta Naples,

et, depuis son départ, personne n'aurait pu dire ce qu'il était devenu.

Mais, le lendemain, une lettre arrivait à l'adresse du jeune comte.

Cette lettre ne contenait que ces mots d'un laconisme menaçant :

« C'est vous qui l'avez tuée !... Malheur à vous, comte de Télék !

« RUDOLPHE DE GORTZ. »